Le paysage pour le marcheur

David Le Breton

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/edl/505>

DOI : 10.4000/edl.505

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2013

Pagination : 247-258

ISBN : 978-2-940331-32-1

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

David Le Breton, « Le paysage pour le marcheur », *Études de lettres* [En ligne], 1-2 | 2013, mis en ligne le 15 mai 2016, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/505> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.505>

LE PAYSAGE POUR LE MARCHEUR

Le paysage n'est jamais une objectivité déployée devant soi et à déchiffrer avec plus ou moins de finesse. Il est l'émanation d'un corps qui le traduit en termes de perceptions et de sens, l'un n'allant pas sans l'autre. Il est aussi le fruit d'une affectivité en acte pour le voyageur.

1. Perception

Le paysage n'est jamais une objectivité déployée devant soi et à déchiffrer avec plus ou moins de finesse. Il est l'émanation d'un corps qui le traduit en termes de perceptions et de sens, l'un n'allant pas sans l'autre. Le corps est un filtre sémantique. Nos perceptions sensorielles, enchevêtrées à des significations, dessinent les limites fluctuantes de l'environnement où nous vivons. Le monde n'existe qu'à travers les interprétations nombreuses et contradictoires qui en sont faites. Les sens ne sont pas « fenêtres » sur le monde, « miroirs » offerts à l'enregistrement des choses en toute indifférence aux cultures ou aux sensibilités, ce sont des filtres qui retiennent dans leur tamis ce que l'individu a appris à y mettre ou ce qu'il cherche justement à identifier en mobilisant ses ressources. Face au monde l'homme n'est jamais un œil, une oreille, une main, une bouche ou un nez, mais un regard, une écoute, un toucher, une gustation ou une olfaction, c'est-à-dire une activité. A tout instant il institue le monde sensoriel où il baigne en un monde de sens et de valeur. La perception n'est pas l'empreinte d'un objet sur un organe sensoriel, mais une activité de connaissance diluée dans l'évidence ou fruit d'une réflexion, une pensée par corps en prise sur le flux sensoriel qui baigne l'individu en

permanence. La perception n'est pas coïncidence avec les choses, mais interprétation. Ce n'est pas le réel que les hommes perçoivent mais déjà un monde de significations. Tout homme chemine dans un univers sensoriel lié à ce que son histoire personnelle a fait de son éducation¹.

Le paysage est toujours dans le regard et les sens de l'individu qui appréhende un espace. Il est une interprétation du monde et non une réplique. Alain Corbin² cite à ce propos les expériences de F. Ellenberger avec ses étudiants invités à regarder le même paysage à travers des codes de différentes époques. Un même paysage est un feuilletage de significations. Les travaux de Corbin sur le rivage en sont une belle illustration. Ce ne sont pas du tout les mêmes valeurs qui sont recherchées par les populations sur les mêmes plages d'une époque à une autre.

Le même paysage se décline en de multiples paysages. Il y a celui du berger et du paysan, mais aussi celui du marin qui le voit de la mer ou de ses propres exigences, celui du Petit Poucet et celui de l'ogre, du marcheur et du chasseur, du cycliste ou de l'automobiliste, celui des amants en quête d'un lieu tranquille et celui du fugitif qui cherche à disparaître, celui du gamin et celui du vieil homme qui chemine dans différentes couches de mémoires et sans plus avoir l'agilité d'autrefois, celui de l'homme et celui de la femme, celui du jour et de la nuit dans un mouvement sans fin. Et pour la même personne, il y a le paysage de l'enfance et celui de l'âge mur, et un jour celui de la vieillesse. Et sans doute aussi pour chacun, comme pour le jeune Proust, au sein du même espace, le côté de Méséglise pour les ballades plus rapides et le côté de Guermantes pour celles qui durent davantage, et soulève une rêverie plus insistante.

2. Invention du paysage

Simmel rappelle que le goût du paysage implique l'individualisation des formes de vie, la dissolution des anciennes attaches traditionnelles³. Pour éprouver la particularité du paysage il faut se sentir séparé. L'Antiquité et le Moyen Âge ignorent encore ce sentiment qui prend son essor avec la Renaissance et se traduit notamment par la peinture de paysage. Le

1. Sur tous ces aspects, je renvoie à D. Le Breton, *La saveur du monde*.

2. A. Corbin, *L'homme dans le paysage*, p. 14.

3. G. Simmel, « Philosophie du paysage ».

paysage est un récit sur l'environnement, une mise en intrigue de l'espace. Il n'est qu'une métaphore, il ne cesse de dire autre chose que lui-même car il n'existe que dans la parole que l'on tient sur lui. Il est une scène découpée dans l'environnement, une prise de sens. Le paysage est souvent associé à un point de vue, à une émanation sélective d'un regard qui découpe une parcelle de l'environnement. Le terme apparaît dans la langue au XVI^e siècle, il accompagne les relevés et les cartes des premiers géographes mais aussi les indications des sites réputés difficiles d'accès où les armées ennemies voient venir de loin leurs adversaires⁴. Le mot *landscape* vient de la racine germanique *landschaft* qui « s'applique à une unité d'occupation humaine, une juridiction, en fait, tout autant qu'à un lieu agréable à dépeindre »⁵. Le mot paysage apparaît en français au XVI^e siècle. Les édifices religieux, souvent construits à proximité du ciel, dans les hauteurs, ont participé à cette élaboration en favorisant une focalisation sur certains lieux pour des raisons spirituelles.

Le paysage est la cristallisation provisoire d'innombrables données à la fois géographiques, écologiques, sociales, culturelles. Il est d'abord une émanation de l'histoire des hommes et d'un milieu. Fernand Braudel rappelle par exemple comment le paysage méditerranéen d'origine, au-delà de la montagne et de la mer, est loin de celui qui est aujourd'hui devant nos yeux⁶. Au départ, il y a seulement les vignes, le blé et l'olivier, mais les autres composantes sont nées bien loin de la mer. Les citronniers, les orangers, les mandariniers ont été apportés par les Arabes. Les cactus, les agaves, les aloès, les figuiers de barbarie sont venus des Amériques, les eucalyptus d'Australie, les cyprès de la Perse. Et les ingrédients de la cuisine méditerranéenne composent également une mosaïque avec la tomate venue du Pérou, le piment de Guyane, le riz des arabes, l'aubergine de l'Inde... Le paysage méditerranéen a été façonné par les échanges des hommes au fil d'une longue durée. Tout paysage est un palimpseste, maints mouvements de la nature, et ce qu'en ont fait les hommes, inscrivent en lui des traces plus ou moins tangibles. Il ne cesse de se transformer sous l'impact des tempêtes, des irrptions volcaniques, des inondations, des incendies, de la présence des animaux. Il condense des couches d'histoires.

4. F. Dagognet (dir.), *Mort du paysage?*, p. 10.

5. S. Schama, *Le paysage et la mémoire*, p. 7.

6. F. Braudel, *La méditerranée*.

Le déboisement pratiqué par le feu ou les coupes a modelé également le paysage, la forêt revenant lorsque les activités humaines perdaient de leur impact, diminuant ou disparaissant, pour reprendre après la fin de l'Empire romain, pour décliner à nouveau pendant les épidémies du Moyen Âge. Les déboisements successifs ont transformé la forêt. Composée autrefois d'arbres à feuilles caduques, celle-ci est devenue une forêt sclérophylle, de gnomiques, de maquis, avec en certains lieux une dominance de chênes verts ou de chênes kermès. Ces variations du paysage n'ont pas été sans conséquences sensibles sur la faune et la flore, ces déboisements ont contribué à un dessèchement de la région, avec en parallèle une augmentation du ruissellement, des variations de débit des cours d'eau, sans érosion des sols. Par ailleurs l'élevage a également composé le paysage avec ses sentiers de transhumance ou l'agriculture. Au fil du XX^e siècle, l'urbanisation croissante du littoral ou de l'arrière-pays a ajouté ses éléments.

3. Affectivité

Tout paysage est une signification flottante, il s'inscrit dans la relativité du temps et du marcheur qui le contemple ou le traverse. Il est fait des innombrables paysages qui n'apparaissent qu'à certains moments du jour ou des saisons, du climat, qui en révèlent d'autres strates. Sans compter les variations de l'humeur même du marcheur. Le paysage est toujours une somme de métamorphoses, il ne cesse d'être en mouvement. Le chemin durci par le gel et les arbres dépouillés n'est plus celui boueux ou souple emprunté l'été avec sa végétation encore luxuriante, pleine d'insectes et d'oiseaux. Et les moments du jour, pour chaque saison, introduisent également leurs nuances, de l'aube à la tombée du jour, de midi à minuit. Les changements météorologiques brouillent encore les repères à travers les déclinaisons de la lumière. Ce n'est pas seulement l'apparence du paysage qui est affectée mais aussi sa qualité sonore, la présence ou non du silence, des chants d'oiseaux, du bruit des insectes, des cris d'animaux ou le souffle du vent sur les herbes ou les branches des arbres. Les odeurs également se transforment au fil du jour et des saisons. Et même la tactilité, selon que le soleil ou le froid, la pluie ou les nuages affectent la peau et amène à se vêtir d'une manière ou d'une autre. L'usage des lieux est sans commune mesure d'un jour à l'autre. Le marcheur

éprouve ou non le désir de se baigner dans un lac ou une retenue d'eau, ou de s'allonger dans l'herbe pour une sieste ou un repas sorti du panier. L'environnement n'existe pas dans l'absolu mais toujours en situation et nuancé par les impressions du marcheur qui ne sont pas les mêmes s'il est emmitoufflé dans son manteau ou s'il est en maillot léger avec la chaleur du soleil qui le caresse doucement. Thoreau le dit à sa manière :

Il existe en fait une harmonie à découvrir entre les possibilités d'un paysage à l'intérieur d'un cercle de dix miles de rayon, c'est-à-dire à l'intérieur d'un après-midi de marche, et les soixante-dix années d'une existence humaine. Il ne deviendra jamais totalement familier⁷.

La relation au paysage est toujours une affectivité à l'œuvre avant d'être un regard :

C'est avec toute notre personne que nous nous plantons devant le paysage, qu'il soit naturel ou artistique, et l'acte qui le crée pour nous est simultanément un voir et un sentir, scindés après coup en instances isolées par la réflexion⁸.

Chaque lieu manifeste ainsi un feuilletage de sentiments différents selon les individus qui s'en approchent et l'humeur du moment. Chaque espace est en puissance de révélations multiples, c'est pourquoi aucune exploration ne l'épuise jamais. La marche est confrontation à l'élémentaire, elle est tellurique et si elle mobilise un ordre social marqué dans la nature (routes, sentiers, auberges, signes d'orientation, etc.), elle est aussi immersion dans l'espace, non seulement sociologie, mais aussi géographie, météorologie, écologie, physiologie, gastronomie, astronomie, etc. En le soumettant à la nudité du monde, elle sollicite en l'homme le sentiment du sacré. Émerveillement de sentir l'odeur des pins chauffés par le soleil, de voir un ruisseau couler à travers champ, une gravière abandonnée avec son eau limpide au milieu de la forêt, un renard traverser nonchalamment le sentier, un cerf s'arrêter dans la futaie pour regarder passer les intrus. La tradition orientale parle du *darshana* d'un homme ou d'un lieu pour désigner un don de présence, une aura qui transforme ceux qui en sont les témoins. Le paysage dégage une atmosphère, une

7. H. D. Thoreau, *Les forêts du Maine*, p. 86.

8. G. Simmel, « Philosophie du paysage », p. 243.

aura qui arrête le voyageur. « Sentir l'aura d'une chose, c'est lui conférer le pouvoir de lever les yeux⁹. »

« Tout grand paysage, dit Julien Gracq, est une invitation à le posséder par la marche : le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours¹⁰. » La puissance d'un lieu impose le désir de s'y immerger, de ne plus en être un seul spectateur mais en lui, de le traverser de tous ses sens en une sorte d'appropriation sensuelle. Le paysage enveloppe, pénètre, il n'est pas devant soi comme un objet. Le paysage ne se définit pas seulement par le visible, il n'est pas seulement sous l'égide du regard même si les routines nous amènent à privilégier l'apparence des choses. Le paysage est une atmosphère, il est une *Stimmung* comme le rappelle Simmel, un halo sensoriel et non seulement un découpage visuel, il est lié à un lieu précis, unique. Il possède une pesanteur ou une légèreté. Il est indéfinissable même si un propos peut être tenu sur lui. Un pays ne se compose pas seulement d'éléments matériels, il est une relation avec un ensemble plus large. Il est aussi tramé dans la lumière. Surtout s'agissant par exemple de la Méditerranée.

Cette lumière, dit Jean Grenier, touche de sa grâce des villes qui, sans elle, seraient de simples campements de bohémiens [...]. A Oran elle est seule pour créer tout le paysage. Elle y est pleinement à l'aise pour composer ce qui fait vraiment l'Afrique : un sol nu et dévasté que la lumière inonde et transfigure à chaque heure du jour¹¹.

Il évoque un jour où il monte sur les hauts de Santa Cruz à Oran :

[...] au fur et à mesure que je montais, l'horizon reculait, le ciel se creusait, je découvrais la ville, puis la ville et la mer, puis la ville et la mer et le lac et la montagne de Tlemcen. Ce tas de monnaies blanches jetées au hasard, c'est Oran : cette tâche d'encre violette, c'est la Méditerranée : cette poussière d'or sur un miroir d'argent, c'est le sel de la plaine à travers le soleil¹².

Mais plus il monte, plus le monde s'élargit à son regard. Et la tentation est d'arrêter : « On est tenté seulement devant un pareil spectacle de

9. W. Benjamin, *Sens unique*, p. 200.

10. J. Gracq, *Carnets du grand chemin*, p. 87.

11. J. Grenier, *Les îles*, p. 18.

12. *Ibid.*

fermer les yeux pour se l'incorporer et s'en nourrir. Il nous permettra ainsi plus tard de nous passer de lui puisqu'il sera devenu nous »¹³. Un paysage implique aussi le vent, la pluie, la neige, le cycle du jour qui ne cesse de le redéfinir entre l'aube et la nuit. La mesure d'un paysage tient au ciel qu'il met à jour autant qu'à la matière qu'il cristallise dans l'espace.

La femme se mit en chemin avec les fleurs sur le bras, écrit Francesco Biamonti, elle entra dans les dentelles d'ombre de l'oliveraie, lui montra le village d'où elle était venue, en forme de pyramide, agrippé à un coteau¹⁴.

Le paysage n'est pas ici sous les seuls auspices de la vue, il relève aussi d'une sorte de tactilité diffuse à travers l'ombre des oliviers ou la force d'enracinement d'un village sur une colline. L'évocation des fleurs appelle aussi à un univers d'odeurs, et le cheminement des protagonistes à un effort. Un paysage est une superposition d'écrans ou plutôt de profondeurs à la fois visuelles, sonores, tactiles, olfactives, chacun se mêlant aux autres. A. Corbin¹⁵ rappelle par exemple comment la plage ne se réduit pas à une seule composante visuelle, elle impliquait aussi le contact des pieds ou du corps avec la sable, la mer, le vent, le jeu avec les vagues, le chaud et le froid de l'eau et de l'air, etc. Le paysage est une cénesthésie. R. Murray Schafer¹⁶ invente dans les années soixante-dix à cet égard la notion de paysage sonore, une configuration toujours changeante. Elle implique à la fois le temps et l'espace, mais de manière plus immédiate qu'une référence au paysage.

Le paysage traversé est parfois un *memento mori* tant il rappelle par sa puissance la fragilité de toute existence. Il ouvre un chemin d'illumination, à l'image du désir, mais il laisse toujours insatisfait dans l'impossibilité de s'en saisir. Ecartelé entre sa puissance d'appel et la dérision éprouvée face à lui de se sentir si peu de chose, et pourtant enlevé à soi-même, il faut se résigner au renoncement de se l'approprier ou de ne faire qu'un durablement avec lui. Mais ce renoncement est la promesse même du renouvellement du désir. Certains lieux sont plus que d'autres propices

13. J. Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, p. 19 sq.

14. F. Biamonti, *Il silenzio*, p. 9.

15. A. Corbin, *L'homme dans le paysage*.

16. R. Murray Schafer, *Le paysage sonore*.

à la révélation, leur éblouissement est une suspension du temps, un arrachement soudain à soi. J. Grenier se souvient de la commotion vécue par l'un de ses amis à Sienne. Il entre un peu après midi dans la chambre d'hôtel qui lui est destinée. Il ouvre les volets et il reste suffoqué.

Il vit un immense espace où tourbillonnait des arbres, des cieux, des vignes et des églises, cette admirable campagne que Sienne domine de si haut [...] il se mit à sangloter. Non pas d'admiration mais d'impuissance [...]. On lui offrait tout et il ne pouvait prendre rien ¹⁷.

J. Grenier poursuit sa méditation en soulignant combien certains paysages « la baie de Naples par exemple, les terrasses fleuries de Capri, de Sidi Bou-Saïd, sont des sollicitations perpétuelles à la mort. Ce qui devrait nous combler creuse en nous un vide infini » ¹⁸. Bien sûr la vie reprend son cours, mais un instant elle est suspendue hors de toute familiarité. Le marcheur est entré dans une dimension de transcendance dont il va devoir se déprendre, non sans peine, et parfois non sans douleur. En s'arrachant au sortilège, il sait être infidèle à lui-même mais sans avoir le choix. Nul ne saurait s'établir dans la proximité du chant des sirènes, même Ulysse doit partir. Et déjà le fait d'avoir entrouvert l'espace est un privilège rare. L'infini du désir pour ne pas se perdre implique la dérobade permanente de son objet, tout en donnant le sentiment qu'il est à portée de la main.

Le même Jean Grenier raconte un moment de plénitude alors qu'il a marché avec un ami jusqu'à Ravello qui domine la Méditerranée avec ses palais normands et byzantins.

Etendu à plant ventre sur les dalles de la terrasse Cimbrone, je me laissais pénétrer par les jeux de lumière sur les marbres. Mon esprit se perdait dans les jeux de cette transparence, de cette résistance, puis il se retrouvait tout entier [...]. J'ai gagné, me répétais-je ce jour là (c'était Noël 1924). J'ai gagné. Tout le monde perd et puis essaie de se rattraper mais en vain. Moi, à cette heure que je sais, en cet endroit que je puis dire, j'ai gagné d'un coup tout ce qui pouvait être gagné ¹⁹.

17. J. Grenier, *Les îles*, p. 86.

18. *Ibid.*, p. 86 sq.

19. *Ibid.*, p. 92.

Face à la beauté, l'individu ressent le dénuement de sa présence au monde.

4. *Méditerranée*

Marcher autour de la Méditerranée, dans ce paysage tourmenté, chaotique, fragmenté, même s'il recèle des lignes de cohérence qui échappent à une pensée immédiate, impose une relation avec une intelligence diffuse du monde, le pressentiment que la terre est un immense corps vivant mais se déployant dans une autre dimension du temps. Le heurt de la mer et de la montagne, si présent dans l'œuvre de F. Biamonti, est comme le choc de deux métaphysiques, celle massive et cassée de la montagne, sa dureté, et l'infini bleu de la mer, étale ou infiniment tourmentée et informe des jours de tempêtes. Porter la main sur le sol pierreux ou la plonger dans l'eau froide d'un ruisseau nous fait sentir une respiration qui n'est pas de ce monde. Présentes à l'origine, bien avant toute forme d'humanité, produits de la fusion des éléments, les pierres sont toujours là, les mêmes sur lesquelles trébuchait le chasseur du néolithique, elles gênent encore les pas du marcheur d'aujourd'hui. Elles seront encore là dans la succession des éternités à venir. Roger Caillois écrit ainsi :

Je parle des pierres plus âgées que la vie et qui demeurent après elle sur les planètes refroidies, quand elle eut la fortune d'y éclore. Je parle des pierres qui n'ont même pas à attendre la mort et qui n'ont rien à faire que laisser glisser sur leur surface le sable, l'averse ou le ressac, la tempête, le temps [...] ²⁰.

Un espace montagneux, rocheux, tourmenté par la lutte incessante entre les crêtes et le ciel, n'est plus seulement une géographie, il décline une multitude de régions psychiques. En changeant de zones, en marchant près des ruisseaux ou en escaladant les collines, en cheminant sur les sommets ou en contrebas, et selon les circonstances et l'alchimie des lieux, le marcheur se transforme lui-même à son insu selon les lignes de sensibilité qui scandent le chemin, selon les génies des lieux qu'il croise parfois sans même soupçonner la présence amicale des dieux à leur côté.

20. R. Caillois, *Pierres*, p. 8 sq.

Parfois, au fil de sa déambulation il arrive devant les ruines d'une maison ou d'un abri, il entre dans un village abandonné et livré au soleil et au vent. Les ruines se distinguent à peine des rochers ou de la terre. Des hommes et des femmes ont vécu dans ces lieux, des enfants y sont nés et, vieillards, ils y sont morts, peut-être même sans jamais franchir leur vallée ou en n'allant guère au-delà, mais leur monde n'en était pas moins ouvert sur le grand large. De leur passage ne subsistent que des traces rongées par les pluies, les herbes, les arbres, la patine du temps qui transforme les œuvres humaines en *memento mori* dont il faut saisir la chance. Il ne s'agit pas de s'attrister de la précarité de l'existence mais de la transformer en ferveur²¹.

David LE BRETON
Université de Strasbourg

21. D. Le Breton, *Marcher*.

BIBLIOGRAPHIE

- BENJAMIN, Walter, *Sens unique*, Paris, Lettres Nouvelles, 1979.
- BIAMONTI, Francesco, *Il silenzio*, Torino, Einaudi, 2003.
- BRAUDEL, Fernand, *La méditerranée : l'espace et l'histoire*, Paris, Champ-Flammarion, 2009.
- CAILLOIS, Roger, *Pierres*, Paris, Poésie/Gallimard, 1971.
- CORBIN, Alain, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001.
- DAGOGNET, François (dir.), *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage. Actes du colloque de Lyon, 3-4 décembre 1981*, Seyssel, Champ Vallon, 1982.
- GRACQ, Julien, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti, 1992.
- GRENIER, Jean, *Les îles*, Paris, Gallimard, 1959.
- , *Inspirations méditerranéennes*, Paris, Gallimard, 1961.
- LE BRETON, David, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006.
- , *Marcher. Eloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.
- MURRAY SHAFER, Raymond, *Le paysage sonore*, Paris, Wildproject, 2010.
- SCHAMA, Simon, *Le paysage et la mémoire*, Paris, Seuil, 1999.
- SIMMEL, Georg, « Philosophie du paysage », in *id.*, *La tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages, 1988, p. 231-245.
- THOREAU, Henry David, *Les forêts du Maine*, Paris, José Corti, 2002.